

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 21

Artikel: Art musical et démocratie [à suivre]
Autor: Marteau, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

2^{me} ANNÉE - N° 21 - 1^{er} SEPTEMBRE 1902

La Musique en Suisse

ORGANE
de la SUISSE FRANÇAISE

Paraissant
le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

ABONNEMENT D'UN AN: SUISSE 6 FRANCS, ÉTRANGER 7 FRANCS

Rédacteurs en Chef:

E. JAKES-DALCROZE  H. MARTEAU
Cité, 20 - Genève - Rue de l'Observatoire, 16

Éditeurs-Administrateurs:

DELACHAUX & NIESTLÉ, à Neuchâtel
W. SANDOZ, éditeur de musique, à Neuchâtel


Avis

Nous annonçons avec plaisir à nos lecteurs que la Rédaction de la „Musique en Suisse“ s'est attaché pour la saison 1902-1903 comme co-rédacteur en chef

M. HENRI MARTEAU

qui se chargera plus spécialement de la correspondance étrangère.

ART MUSICAL ET DÉMOCRATIE

ous assistons chaque jour au développement lent et sûr du socialisme et chaque jour aussi nous sommes frappés davantage par le fait que bien peu des « leader » du parti ne se préoccupent de la question importante d'une culture intellectuelle largement et généreusement répandue dans le peuple. A vrai dire, cette sorte de négligence peut s'expliquer dans certains pays où le socialisme, à peine sorti de l'œuf, se débat encore contre mille difficultés d'ordre politique. Il faut aller, en effet, au plus pressé, c'est-à-dire à l'amélioration du sort matériel des classes ouvrières. C'est malheureusement une anomalie de la vie de l'homme, qu'il soit obligé sans cesse de songer au pain

quotidien et qu'ensuite seulement, s'il en a encore le courage et la force physique, il lui soit permis de songer à sa nutrition intellectuelle. Du moins nous ne croyons guère nous tromper en affirmant que tel est le sort des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des êtres humains. Dans les pays, au contraire, où le socialisme a largement droit d'existence, où il est même à la tête des affaires sinon de l'Etat, du moins municipales, comme en France, nous ne le voyons pas assez dégagé des vieux préjugés qui présidèrent à sa naissance. Nous le remarquons acharné à vouloir réaliser l'utopique collectivisme, à traiter les religions de superstitions, enfin à perdre un temps précieux à se rendre au moins ridicule, en enlevant les croix des portes de cimetières, ainsi que nous l'avons vu de nos yeux en une ville de France. Bref, à quelques exceptions près, nous constatons que le socialisme détruit beaucoup et ne reconstruit guère là où il a souvent amoncelé les ruines. Ce grand parti, qui prétend abolir les frontières, agit plutôt par la crainte qu'il inspire aux partis dits bourgeois, lesquels sortent alors de leur stagner « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, » et prennent souvent, à regret, cela va sans dire, des mesures préventives beaucoup plus utiles au bien-être du peuple que d'enfantines et

futiles suppressions de croix. Un tel état de choses est certainement déplorable, nous l'examinons avec une tristesse d'autant plus grande que nous sommes sincèrement acquis aux partis socialistes pourvu qu'ils appliquent sans retard le paragraphe principal de leur programme, celui qui nous parle de l'amélioration du sort non seulement matériel, *mais aussi intellectuel* du peuple. Nous estimons, en effet, et l'on peut à cet égard se servir de la phrase célèbre de Thiers parlant de la République, que le socialisme sera intellectuel et partant artistique, ou il ne sera pas.

Il y a heureusement quelques exceptions à cette négligence coupable du parti socialiste en ce qui concerne l'éducation intellectuelle des masses. Nous voulons parler des universités populaires, instituées à Paris et dans quelques villes françaises. Mais disons-le bien vite, on y donne des cours et des conférences trop essentiellement utilitaires, il semble qu'on ait la crainte d'y parler de beaux-arts, de peur de réveiller ou d'encourager un courant idéaliste qui mènerait droit à des idées peut-être sinon religieuses, à tout le moins déistes. Nous aimerions savoir quel danger il y aurait là pour le socialisme, à qui toute idée religieuse ou anti-religieuse devrait être étrangère. On considère les arts comme un luxe inutile et d'autre part comment expliquer, lorsqu'on désire un nivellement collectiviste absolu, l'apparition stupéfiante de génies grandioses tels que Beethoven et Böcklin qui, sortis du sein du peuple, sans fortune aucune, prouvent indubitablement que ce nivellement tant désiré n'a jamais existé, et ne pourra jamais se réaliser. D'où leur vient ce talent, cette puissance de conception géniale qui confond le plus sceptique ?

Outre ces universités populaires, les socialistes disposeraient, s'ils le voulaient, — et l'on est en droit de se demander par quel hasard ils n'y ont point en-

core songé, — de la presse de leur parti, comme d'un puissant moyen d'éducation populaire. C'est en vain que nous cherchons dans les journaux socialistes l'exemple qu'ils devraient tous donner en sacrifiant une page de leurs quotidiens à l'instruction populaire. En trois cent soixante-cinq pages du format des journaux actuels, que de choses utiles et salutaires l'on répandrait dans les masses profondes de nos démocraties. Et Dieu merci, il ne manque ni de professeurs, ni de savants, ni d'artistes qui considéreraient comme leur devoir de collaborer sous cette forme à une œuvre de bien.

Les visites dominicales des musées sous la direction d'artistes peintres et sculpteurs expliquant et commentant les œuvres d'art, visites fréquemment faites par d'énormes foules en Allemagne, ne sont point assez répandues dans d'autres pays. Et cependant, voilà qui est plus utile, plus intéressant et plus salubre que de lire les innombrables faits divers, détails extraordinaires sur des vols et des assassinats qu'on remarque à profusion dans les journaux du monde entier.

Presque toutes les villes s'enorgueillissent de collections de tous genres, soit qu'elles leur aient été léguées par de généreux donateurs, soit que l'Etat, comme en France, y ait contribué par des dépôts de tableaux, soit enfin que les villes elles-mêmes aient eu le bon goût de faire quelques achats à des concitoyens devenus célèbres. Soit dit en passant ce n'est généralement pas à ceux-là qu'on achète, puisque décidément nul n'est prophète en son pays.

A quoi bon toutes ces richesses artistiques si on ne les montre pas au peuple, lui le premier artisan de la fortune nationale.

Bien souvent, — hélas ! presque toujours, — la grande majorité des artistes musiciens, ceux à qui il a été donné de révéler au monde les génies de la musi-

que, oublient que leur art n'est pas un métier, mais qu'ils ont de grandes missions de vulgarisateurs à remplir. Ce sont eux qui aristocratisent leur art en le rendant possible au seul public payant et, relativement aux ressources financières du peuple, *au public payant cher*. C'est un côté, et non le plus excusable, de l'affreux égoïsme utilitaire qui a tout envahi et qui contribue largement à la haine des classes, haine qui au lieu de s'éteindre graduellement, va s'accroissant dans des proportions véritablement inquiétantes.

Les artistes sont donc grandement coupables aussi.

D'autre part, il faut le reconnaître, il est autrement facile de goûter les chefs-d'œuvre de la littérature, de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, que ceux de la musique. Et c'est là un vrai malheur, car la musique est pourtant l'art le plus proche du peuple, celui pour lequel il n'a besoin d'autre éducation ou instruction que le désir d'oublier momentanément son dur labeur et de rêver un peu....

Il est déplorable, cela est vrai, que pour entendre une symphonie de Beethoven, il faille au bas mot mobiliser quarante musiciens et que la joie et les émotions qui en résultent soient de si courte durée, mais si la musique n'était pas ainsi elle serait divine, car elle serait parfaite, réunissant les qualités de tous les autres arts. Ces difficultés de réalisation sont-elles plausibles quand on s'en sert comme d'excuses pour priver la plus grande partie du genre humain de jouissances ineffaçables ? Nous ne le croyons pas et nous estimons que le moment est venu d'aborder franchement ce problème complexe, en Suisse où la masse du peuple demande qu'on lui donne enfin de la vraie musique, de celle qui a été conçue par les grands maîtres, et non pas de certaines transcriptions pour musiques d'harmonie ou fanfares, qui même bien exécutées ne

sont pas ce qu'ils ont pensé, la substitution d'instruments à vent aux cordes nous produisant un effet analogue à celui d'un tableau réalisé avec des couleurs différentes de celles imaginées par l'auteur.

Nous savons que le parti socialiste genevois, ainsi que la majorité des autres partis, pensent à la vulgarisation de la musique sérieuse et nous espérons que nos lecteurs voudront nous aider dans la réalisation pratique de nos idées en nous donnant par lettre leurs impressions ; nous serons heureux de faire connaître celles qui nous paraissent le plus susceptibles de nous approcher du but que nous nous proposons d'atteindre.

(*A suivre.*)

HENRI MARTEAU.



Le poème symphonique et la pantomime.

IL est intéressant de constater l'évolution qu'a faite la musique au point de vue expressif depuis Haydn jusqu'à nous. Alors qu'au XVIII^e siècle son but était uniquement de charmer par d'agréables combinaisons de sons, par des formes irréprochablement pures, elle s'évertue de nos jours à une tâche plus haute et plus profonde : elle prétend être descriptive, voire même philosophique.

Il était donné à Beethoven d'élargir dans notre art le fond aussi bien que la forme ; chacune de ses symphonies possède une physionomie spéciale, tandis que celles de Haydn ou de Mozart sont souvent de caractère pareil. C'est que Beethoven s'attache avant tout à l'analyse du cœur humain, si varié, si infini dans ses manifestations ; il sacrifie les conventions et les préjugés à la vérité de l'expression, il ne craint pas de transgresser les règles établies et d'employer les plus terribles dissonances (IX^e symphonie), lorsque la situation l'exige. Grâce à lui, la musique est devenue l'interprète subtil de tous nos sentiments, de nos joies, de nos souffrances, de nos enthousiasmes et de nos